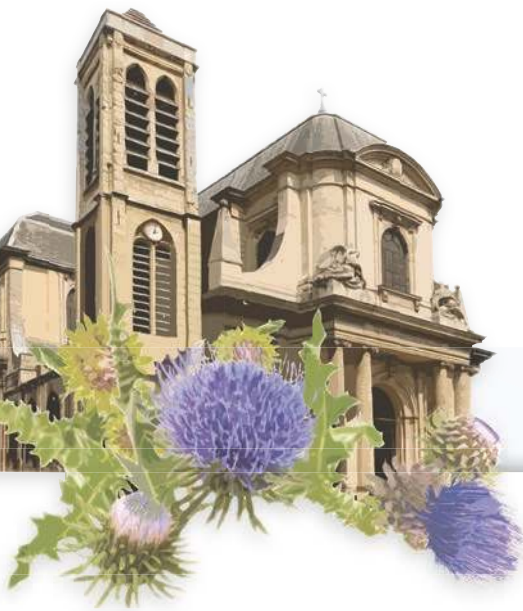


LE CHARDONNET



“Tout ce qui est catholique est nôtre”

Louis Veillot



Le trésor de l'espérance

Pendant ce temps pascal, la vertu d'espérance brille de toute sa splendeur. Le soir du Vendredi Saint, tout semblait perdu. Bien qu'il eût donné tant de preuves de sa mission divine, réalisé les prophéties de l'Ancien Testament annonçant le Messie, accompli devant les foules d'innombrables miracles - comme la résurrection de Lazare qui se décomposait depuis quatre jours dans son tombeau -, Jésus gisait maintenant dans un froid sépulcre, après trois heures d'agonie sur une croix. Ses amis l'avaient trahi, renié, abandonné. Seule la Vierge Marie, malgré toutes les souffrances endurées au pied de la croix, attendait, confiante, le dénouement final. Et voici que le dimanche de Pâques, le troisième jour comme il l'avait annoncé, Jésus ressuscite glorieux et apparaît à ses apôtres pour fortifier leur foi et les envoyer à la conquête du monde. Par leur prédication et le témoignage suprême de leur sang versé, la Bonne Nouvelle se répandra comme une traînée de poudre, enflammant le monde. Ils annonçaient Jésus-Christ, Fils de Dieu, mort pour nos péchés et ressuscité pour que tous ceux qui croient en lui ne périssent pas mais aient la vie éternelle. Telle est la racine de l'espérance chrétienne fondée sur la foi : elle nous donne la certitude de l'amour infini, personnel, que Dieu nous porte et de sa volonté de nous faire participer à

son bonheur, par sa grâce qui ne nous manquera jamais.

Certes, le chrétien sait que sa vie sera semée d'épreuves. Il lui faudra porter sa croix derrière Jésus, passer par la porte étroite et suivre un chemin très escarpé pour atteindre le sommet. Mais Dieu, qui lui a donné son Fils, sera son soutien et sa force. Nous sommes faibles et Jésus nous le rappelle : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » (Jn 15,5). Pourtant, après saint Paul, nous pouvons répéter : « Je peux tout en Celui qui me fortifie » (Phil. 4,13). Un chrétien est foncièrement optimiste. Il sait que tous les événements, même les adversités sont dans la main de Dieu, qui agit toujours pour le bien de ceux qui l'aiment.

En 1857, Mgr Retord, grand missionnaire au Tonkin, découvrit le village chrétien de Vinh-Tri entièrement détruit par les païens ; après un moment de détresse bien compréhensible, il reprit rapidement son cri de guerre : « Vive la joie quand même ! ». C'est un exemple de la joie surnaturelle qui naît de l'amour et de la présence de l'être aimé. (Saint Thomas d'Aquin, IIa IIae, q 28 a 1). Par la foi nous savons que Dieu, qui nous aime et que nous aimons, habite en nous par la grâce, comme un Père, un ami tout-puissant à qui nous pouvons recourir à chaque ins-

tant. La méditation de cette réalité ne peut qu'engendrer la confiance, la certitude d'être aimé et protégé par lui, même et surtout dans les épreuves.

La société chrétienne européenne, dans laquelle « la philosophie de l'Évangile dominait les nations » (Léon XIII, *Immortale Dei*), s'est formée au cours des siècles de chrétienté, pour que les hommes puissent facilement parvenir à la vertu et à la réalisation du bien commun qui en est une conséquence, dans l'attente de posséder la vie future. Bien qu'elle soit en pleine décomposition aujourd'hui, il nous en reste les magnifiques témoignages de foi et d'espérance que sont les cathédrales, construites pour Dieu et pour les générations suivantes, car les bâtisseurs savaient qu'ils ne verraient pas l'achèvement de leur œuvre sur terre. Comme une cathédrale, la société chrétienne peut être détruite, mais la foi et l'espérance qui l'ont bâtie sont inébranlables et peuvent toujours la reconstruire. Bannissons donc toute tristesse et tout découragement - c'est l'arme préférée du démon - pour vivre de cette espérance à la lumière de la foi qui nous fait déjà entrevoir la récompense que Dieu a préparée pour ceux qui l'aiment.

Abbé Pierpaolo Maria PETRUCCI

SOMMAIRE

PAGE 1 - Éditorial

par M. l'abbé Pierpaolo Maria Petrucci

PAGE 2 - L'Église de toujours (2) : l'Église selon saint Paul

par le R.P. Jean-Dominique, o.p.

PAGE 4 - Le Cœur immaculé de Marie (7)

par M. l'abbé François-Marie Chautard

PAGE 7 - Le premier bâtisseur de Notre-Dame : Maurice de Sully

par Michel Fromentoux

PAGE 9 - Notre-Dame de Paris

par M. l'abbé Gabriel Billecocq

PAGE 11 - Le petit séminaire de Saint-Nicolas sous le supériorat de l'abbé Dupanloup (Deuxième partie)

par Vincent Ossadzow

PAGE 14 - Le mythe fondateur de l'Europe

par M. l'abbé Philippe Bourrat

PAGE 16 - Activités de la paroisse

L'Église de toujours (2)

L'Église selon saint Paul

Par le R.P. Jean-Dominique, o.p.

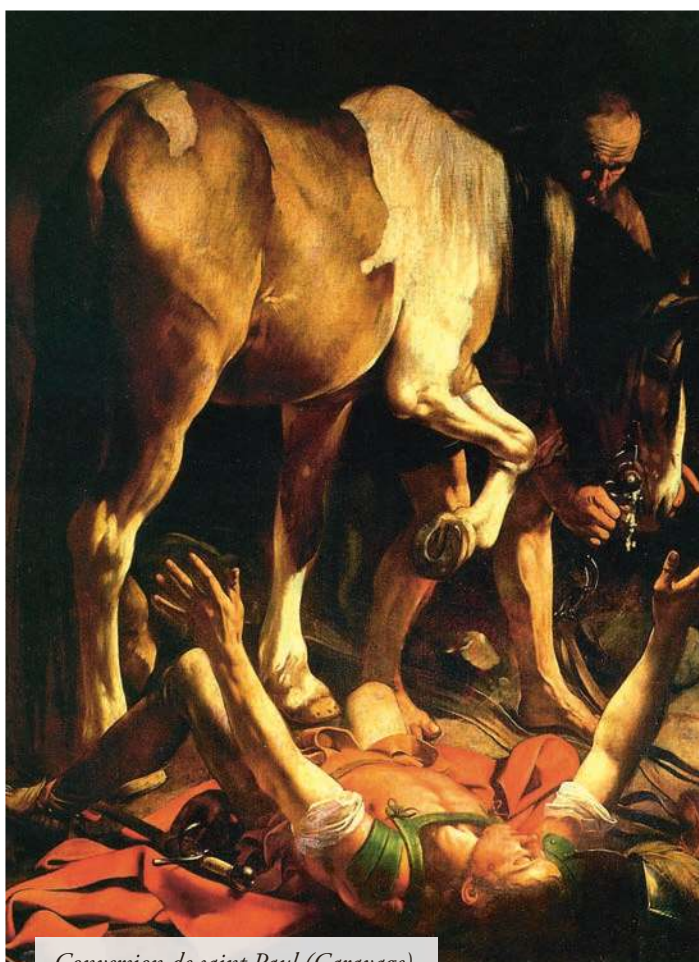
Le corps mystique du Christ

L'événement spectaculaire de la conversion de Saul le persécuteur (Act. 9) jeta une forte lumière sur le mystère de l'Église. Le Seigneur glorieux interrogea le futur Apôtre des Gentils : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Et, à la question de Saul : « Qui êtes-vous, Seigneur ? », il répondit : « Je suis Jésus, celui que tu persécutes » (Act. 9, 3-5). Notre-Seigneur affirmait avec clarté l'identité entre lui-même et l'Église primitive. Persécuter celle-ci, c'était s'en prendre à celui-là. Sainte Jeanne d'Arc dira beaucoup plus tard : « M'est avis que du Christ et de l'Église, c'est tout un ».

Déjà dans ses paraboles, le Sauveur avait évoqué ce mystère : « Je suis la vigne, vous êtes les sarments » (Jn 15, 5).

Mais il revint à saint Paul de compléter la Révélation du mystère de l'Église. Ses épîtres, qui sont la trace écrite de sa prédication apostolique, voient l'Église comme la famille de Dieu (Éph 2, 19), le saint temple du Seigneur (Éph 2, 21), la demeure où Dieu habite (Éph 2, 22) et « la plénitude du Christ » (Éph 1, 22).

Surtout, saint Paul montre le Christ comme « la tête suprême de l'Église, qui est son corps » (Éph 1, 22)¹. Ce qui signifie que l'Église catholique est un tout unifié (Éph 2, 11-19), non seule-



Conversion de saint Paul (Caravage)

ment en tant qu'elle est enracinée dans la charité (Éph 3, 17) mais parce qu'elle est hiérarchisée, composée de membres dont l'importance et les fonctions sont diverses (Éph 2, 20-22).

C'est donc dans et par son Église que le Christ veut œuvrer dans le monde. Étant la tête de l'Église, c'est lui qui lui donne sa dignité, son unité et son activité. Grâce à l'enseignement révélé de saint Paul, les premiers chrétiens voyaient donc l'Église comme un corps moral, c'est-à-dire comme une

société visible, structurée et hiérarchisée, mais dont la nature profonde dépassait de beaucoup les conceptions purement humaines. Elle était le corps mystique du Christ², la société surnaturelle dans laquelle le Sauveur continuait son œuvre, « le Christ répandu et communiqué » comme dira Bossuet au XVII^e siècle. C'est dans l'Église catholique que l'on recevrait désormais la lumière et la vie.

Loin d'être un quelconque rassemblement d'âmes pieuses unies par un vague sentiment religieux ou par l'amitié, l'Église apparaît dès ses commencements comme le corps mystique du Christ, le lieu et le canal de son activité dans le monde.

Animée par le Saint-Esprit

Le caractère surnaturel de l'Église est plus évident encore quand on considère ses relations avec le

¹ Voir également l'épître aux Romains (12, 4), la première épître aux Corinthiens (12, 12-27) et l'épître aux Colossiens (1, 18).

² Voir Pie XII, *Mystici corporis*, 29 juin 1943. Il est notable que le magistère de l'Église restreint cette expression « corps mystique du Christ » à la société visible et hiérarchisée qu'est l'Église catholique. C'est bien celle-ci qui, fondée par le Christ en tant qu'il est homme, est son corps et son prolongement.



Allégorie de l'Église (Johann Michael Rottmayr, Église Saint-Charles Borromée, Karlsplatz, Vienne)

Saint-Esprit. La troisième Personne de la Sainte Trinité est omniprésente dans la naissance et dans la constitution de l'Église, à tel point que les Pères de l'Église enseigneront bientôt que le Saint-Esprit en est l'âme³. L'image est certes audacieuse, mais très expressive. L'âme est en effet le principe de la nature du corps, c'est elle qui fait de cette matière, de ces cellules et de ces membres, un corps humain. De plus, c'est l'âme qui préside à la croissance du corps, lui donne son unité et son mouvement. L'âme est le principe de vie. Or telle fut bien l'œuvre du Saint Esprit dans l'Église.

Comme l'âme dans le corps, le Saint Esprit est présent dans toute l'Église et dans tous ses membres, pourvu que ceux-ci vivent en état de grâce : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (1 Co 3, 16-17)⁴. C'est lui qui unifie tout le corps, « car tous nous avons été baptisés dans un seul Esprit pour former un seul corps, (...) nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit » (1 Co 12, 13).

Déjà, la troisième Personne de la Sainte Trinité apparut dans

la formation de la tête du corps mystique, Notre-Seigneur dans son humanité, conçu par le Saint Esprit dans le sein virginal de Marie (Lc 1, 15). C'est lui encore qui le présenta au début de sa vie publique (Lc 3, 22), le conduisit au désert (Lc 4, 1) et le soutint dans son sacrifice du Vendredi Saint (Hebr 9, 14).

Après l'Ascension, l'action du Saint Esprit dans l'Église se fit plus visible encore. C'est lui qui sanctifia les Apôtres au jour de la Pentecôte (Act. 2), lorsqu'il leur conféra la sainteté⁵, la science⁶ et l'autorité⁷.

On le voit également à l'œuvre dans les premiers voyages missionnaires⁸. Mais son action ne s'arrêta pas là. Il établit encore les premiers évêques dans leurs diocèses⁹ et vivifia tous les membres de l'Église, conférant aux uns la sagesse, à d'autres la science, ou encore les dons de guérison, de prophéties ou des langues, « mais c'est le seul et même Esprit qui produit tous ces dons, les distribuant en particulier, comme il lui plaît », selon les besoins du corps mystique (1 Co 12, 7-11). C'est par l'Esprit Saint également que l'Église restera fidèle à sa sainte Tradition doctrinale, morale et liturgique et qu'elle combatta ses ennemis.

Enfin, le Saint-Esprit est tellement lié à l'Église que la vie chrétienne peut être définie comme une « vie selon l'Esprit » (Rm 8, 6).

L'Écriture Sainte attribue donc à la troisième Personne de la Sainte Trinité une activité prépondérante dans l'Église primitive. Non seulement en tant qu'il sanctifie les âmes et les unit par la communion des saints, mais encore parce qu'il agit comme un principe actif de cette société visible qu'est l'Église. C'est ainsi qu'il peut être dit d'une manière analogique l'âme de l'Église. ●

³ Saint Irénée de Lyon, à la fin du II^e siècle, affirmait : « Là où est l'Église, là est l'Esprit de Dieu ; et là où est l'Esprit de Dieu, là sont l'Église et toutes les grâces » (*Adversus haereses*, III, 24, 1, in P.G., 7). Et saint Augustin écrivait à la fin du IV^e siècle : « Ce que l'âme est au corps humain, le Saint-Esprit l'est au corps du Christ, qui est l'Église ; Le Saint-Esprit opère dans toute l'Église ce que fait l'âme humaine dans tous les membres d'un seul corps » (Sermon 267, cap. 4, in P.L., 38).

⁴ Voir également 1 Co 6, 19.

⁵ Jn 3, 5 ; Jn 20, 22 ; Ro 8, 15.

⁶ Jn 16, 12-15 : « L'Esprit de Vérité vous guidera dans toute la vérité. (...) Il recevra de ce qui est à moi et il vous l'annoncera ».

⁷ Lc 24, 48.

⁸ « Comme ils vauquaient au service du Seigneur et qu'ils jeûnaient, l'Esprit-Saint leur dit : "séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés" » (Act. 13, 2).

⁹ « Prenez donc garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour paître l'Église du Seigneur qu'il s'est acquise par son propre sang » (Act. 20, 28).

¹⁰ « Ô Timothée, garde le dépôt, fuyant les profanes nouveautés de parole, et les oppositions d'une science qui n'en mérite pas le nom ; quelques-uns, pour en avoir fait profession, ont erré dans la foi » (1 Tim. 6, 20). « Conserve le souvenir fidèle des saines instructions que tu a reçues de moi sur la foi et la charité qui est en Jésus-Christ. Garde le dépôt, par le Saint-Esprit qui habite en nous » (2 Tim. 1, 13-14).

¹¹ Voir également 1 Co 12, 3 ; Gal 5, 16 et 25.

¹² Cette comparaison n'est certes pas à prendre au sens strict, puisque le Saint-Esprit est Dieu et ne peut donc entrer en composition avec un corps, même social. La théologie précise cette analogie en disant que le Saint-Esprit est seulement un principe efficient et extrinsèque de l'Église.

Le Cœur immaculé de Marie (7)

Par l'abbé François-Marie Chautard

Par trois fois, saint Luc a parlé du cœur de Notre-Dame : lors de l'adoration des bergers, lors de la présentation de l'Enfant Jésus, et lors du recouvrement au Temple¹. Saint Luc décrit ainsi cet épisode : « ses parents se rendaient chaque année à Jérusalem, pour la fête de la Pâque. Quand il eut douze ans, comme ils étaient montés selon la coutume de la fête, et qu'ils s'en retournaient, le temps étant passé, l'enfant Jésus resta à Jérusalem et ses parents ne le surent pas. Pensant qu'il était avec la caravane, ils marchèrent tout un jour, puis ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances. Ne l'ayant point trouvé, ils s'en retournèrent à Jérusalem en le recherchant. Or, au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ; et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de son intelligence et de ses réponses.

En le voyant, ils furent stupéfaits, et sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi nous avez-vous fait cela ? Voyez, votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés. » Et il leur répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être dans les choses de mon Père ? » Mais ils ne comprirent pas la parole qu'il leur dit. Et il descendit avec eux, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces choses en son cœur »².

Deux qualités du cœur de Marie apparaissent ici : il est affligé et il est méditatif. Ces caractères avaient déjà été mentionnés par saint Luc, lorsqu'il avait noté que Marie repassait dans son cœur les événements de la Nativité, et qu'il avait rapporté la prophétie de Siméon révélant l'existence d'un mystérieux glaive qui transpercerait son cœur. Néanmoins, ces deux qualités revêtent ici une tonalité différente ou du moins plus précise. Marie gardait dans son cœur le récit de la Nativité. Mais il s'agissait d'une méditation tout à la fois des merveilles dont elle avait été le témoin et la bénéficiaire ; c'était une méditation d'action de grâces, d'émerveillement à la lumière de l'Incarnation.

Ici, la méditation de la Vierge se teinte de la double obscurité de la foi et de la Croix. Elle fait suite à un événement pénible.



L'enfant Jésus enseigne les prêtres

Quant au cœur transpercé de Marie, Siméon l'avait prédit au milieu de prophéties dramatiques sur le Fils de Dieu, « Signe de contradiction », qui donnaient tout lieu de croire que le glaive ne serait autre que les persécutions dont serait victime le fils de Marie. Or, voici que dans la perte de Jésus, la douleur dont va souffrir Marie lui viendra non des ennemis de Jésus, ni même de ses amis, mais de Jésus lui-même. Et ce n'est pas seulement comme mère que Marie va souffrir, mais comme épouse.

Le drame

« Pensant qu'il était avec la caravane, ils marchèrent tout un jour, puis ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances. Ne l'ayant

point trouvé, ils s'en retournèrent à Jérusalem en le recherchant. Or, au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple ».

On pressent l'étendue du drame intérieur. Pour le mettre en perspective, il convient de se rappeler les composants essentiels de l'épreuve : Marie sait que son Fils est la divine victime, le souvenir du massacre des Saints Innocents avait dû hanter son cœur maternel mais elle ignore les

¹ Ayant déjà commenté les deux premiers passages dans des *Chardonnet* précédents, nous commenterons le recouvrement dans ce numéro.

² Lc 2-40/51.

circonstances précises, tout particulièrement le temps de cette immolation. Ce mélange de connaissance et d'ignorance propre à la foi conduisit probablement Marie et Joseph aux questions suivantes : jusqu'à quand Jésus, la divine victime, serait-elle épargnée ? Le moment était-il venu ? Jésus était-il encore vivant ? Avaient-ils été écartés par la Providence de cette mort funeste ? Et s'il n'était pas mort, Jésus avait disparu. Cette disparition était-elle définitive ? temporaire ? Si elle était temporaire, pour combien de temps ?

Marie comme Joseph connaissaient bien l'Écriture. Tous deux savaient que Joseph avait été séparé de son père Jacob pendant de nombreuses années et que ce dernier avait cru son fils dévoré par des bêtes sauvages. La mère de Moïse avait été elle aussi privée de son fils, remis à la famille de Pharaon. Étaient-ce des figures de Jésus ? Allaient-ils le retrouver vivant ? Dans quel état ? Que lui était-il arrivé ? L'avait-on capturé ? Avait-il souffert ? Avait-il été maltraité ?

Trois jours d'agonie se déroulèrent lentement pour tous deux. Pendant trois longs jours, Marie souffrit de cette épreuve, sorte de préparation au *triduum* de la Passion qu'elle vivrait sans Joseph. Et voici que, revenant au Temple qui exprimait tant l'idée de sacrifice aux yeux de Joseph et de Marie, Marie reconnut entre mille la voix de son fils. Il devisait tranquillement avec des scribes, médusés de sa sagesse. L'enfant avait l'air aussi paisible que si rien ne s'était passé. Telle semble du moins avoir été son attitude si l'on en croit la question de Marie : « Mon Enfant, pourquoi nous avez-vous fait cela ? Voyez, votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés. »

Votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés.

Vierge et mère, Marie est aussi épouse. Et son cœur d'épouse saigne. Il saigne pour son mari qu'elle voit tout affligé. « Voyez,

votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés. » Le mot grec rendu par affligé témoigne d'une douleur insoutenable, une véritable angoisse. Et cette angoisse, le cœur de Marie sait qu'elle a habité le cœur de son mari. Cette réponse de Marie révèle sa qualité d'épouse. Et de quatre manières.

La première, c'est qu'elle parle de saint Joseph et pas seulement d'elle. C'est la seule plainte de Notre-Dame dans tout l'évangile, c'est la première parole à son fils (il n'y en que deux et la seconde est à Cana). C'est même la première parole publique de Notre-Dame, puisque les scribes et les prêtres sont présents. Et elle parle de saint Joseph, de son mari. Elle l'évoque dans un moment où l'angoisse était particulièrement vive.

“ *La charité ne pense pas à elle, dira saint Paul. Dans l'épreuve, Marie pense d'abord à son mari.* »

Il est beau de voir Marie attentive à son mari dans un moment d'agonie, signe non équivoque de la délicatesse de son cœur et de la maîtrise de ses sentiments. La charité ne pense pas à elle, dira saint Paul. Dans l'épreuve, Marie pense d'abord à son mari.

La deuxième raison, c'est qu'elle parle à Jésus de saint Joseph et elle en parle comme de son père. Elle ne dit pas « Joseph et moi te cherchions, tout affligés ». Elle parle de Joseph comme du père de l'enfant. Remarquons de nouveau que c'est le seul passage où Notre-Dame parle de saint Joseph. Et qu'en dit-elle ? Qu'il est le père de Jésus. Magnifique leçon donnée par Marie à toutes les épouses de la terre. Elles ont pour mission d'aider le père de famille dans sa tâche ; et l'une des premières missions, c'est de relever son autorité auprès de ses enfants, de montrer le père, de le laisser passer. Le chef d'œuvre de

la femme, c'est le père de famille, a-t-on pu dire. Derrière Joseph, il y a Marie. Derrière Clovis, il y avait Clotilde.

La troisième raison, c'est qu'elle connaît le cœur de son mari. Ton père et moi tout affligés. Le cœur de Marie est un cœur douloureux. Le cœur de Joseph le fut aussi. Il y a affinité entre Marie et Joseph sur ce point. Marie se montre au diapason du cœur de son époux et ils ont la même souffrance. Et leur douleur provient de la même cause. L'épreuve est commune, la douleur est commune, l'amour est commun, le support est commun. Combien de femmes se plaignent seules, en oubliant leur moitié (et réciproquement...). Marie a un cœur bien trop délicat pour tomber dans ce travers.

La quatrième raison, c'est que dans le plan de Dieu, une épouse est l'aide de son mari, elle coopère avec son mari à l'édification d'une famille. « Ton père et moi ». La mention première de Joseph laisse penser que Marie se considère comme coopératrice de Joseph. Elle, l'Immaculée Conception, montre d'abord Joseph à son fils.

Pourquoi me cherchez-vous ?

La question de Marie jaillissait du cœur aimant d'une mère et d'une épouse, d'un cœur transpercé par une épreuve infligée par son enfant. La question maternelle était on ne peut plus légitime.

La réponse filiale en est d'autant plus stupéfiante : « Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être dans les choses de mon Père ? » Pendant trois jours, ils avaient souffert un véritable calvaire, et la réponse du plus délicat des fils des hommes semblait, à vue humaine, d'une indifférence cruelle.

Par une nuit obscure

En première lecture, la réponse de Jésus pourrait laisser croire que Joseph et Marie auraient dû na-

tuellement venir au Temple pour y chercher leur enfant. Il n'en est rien ; et toute négligence de la part de saint Joseph et de Notre-Dame est à écarter. L'Immaculée était parfaitement prudente, et saint Joseph aussi.

Le sens de la parole de Jésus est à chercher ailleurs. Elle est à chercher dans son silence. Pourquoi, lui, cet enfant si obéissant, si prévenant, si sage, n'a-t-il rien voulu dire à ses parents de sa volonté de demeurer à Jérusalem ? Ou plutôt, pourquoi cet enfant si docile, si serviable, si réfléchi, a-t-il voulu celer à ses parents sa volonté de demeurer à Jérusalem ? Pourquoi a-t-il laissé ses parents dans les ténèbres du doute et de l'angoisse ?

Parce qu'il voulait qu'ils cheminaient par la voie de la foi. Et cette voie est obscure. La foi est certes une lumière mais analogue au soleil qu'on devine derrière la brume sans jamais le voir mais seulement l'entrevoir. Il y a un halo, tout au plus. C'est une lumière au sein de ténèbres épaisses. On sait qu'il faut avancer dans cette direction mais sans discerner les contours et les étapes du chemin. Et Marie et Joseph marchent sur ce chemin obscur.

Du reste, l'ange n'avait-il pas prédit que le Saint Esprit la couvrirait de son ombre ? De quelle mystérieuse



Mariage de Saint Joseph et de Notre-Dame (Giotto)

ombre parlait-il ? N'est-ce pas de ce mystère qui envelopperait toute son existence, mystère de foi ?

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que le silence de Dieu venait planter la croix au sein de la Sainte Famille. Devant l'évidente maternité qui apparaît chez Marie

au retour de son voyage chez sa cousine Élisabeth, saint Joseph s'interroge. Et Dieu ne dit rien du mystère qui tourmente le bon Joseph jusqu'à ce qu'il prenne une décision. Alors, ayant laissé parler la raison, Dieu intervient et éclaire l'homme prudent.

Ici, le silence de Dieu est porté ensemble par saint Joseph et Marie et ce silence de Dieu leur occasionne une immense souffrance. Car tout leur drame vient de ce qu'ils ignorent le plan de Dieu. Leur épreuve ne naît pas seulement de la parole du Fils mais aussi et surtout de son silence.

Et cette obscurité est purificatrice. Au sens où pour nous, elle nous détache d'une vision trop humaine, trop sensible, et pour Marie, au sens où cette foi la plaçait toujours davantage dans la confiance en Dieu. ●

(à suivre)

BULLETIN D'ABONNEMENT

Simple : 25 euros De soutien : 35 euros

M., Mme, Mlle

Adresse

Code postal..... Ville.....

Chèque à l'ordre : LE CHARDONNET - À expédier à LE CHARDONNET,
23 rue des Bernardins, 75005 Paris

Veuillez préciser, en retournant votre bulletin, s'il s'agit d'un nouvel abonnement ou d'un renouvellement. Dans ce dernier cas, indiquez votre numéro d'abonné. (Ne nous tenez pas rigueur de recevoir éventuellement une relance superflue...).

Le premier bâtisseur de Notre-Dame : Maurice de Sully

Par Michel Fromentoux

Le malheur des temps conciliaires veut que nous soyons exclus de ce bien commun qu'est la cathédrale Notre-Dame de Paris, nous qui ne supportons pas de voir ces lieux magnifiques occupés par un culte pseudo catholique, tout autre que celui pour lequel ils ont été bâtis. Mais cette injustice ne saurait durer éternellement... Nous avons vu toutefois, les larmes aux yeux, les images terribles de l'incendie de ce joyau d'art et de foi. J'ai, pour ma part, eu une pensée pour le premier bâtisseur de la cathédrale, Maurice de Sully, ce grand évêque d'Occident auquel nous devons cette merveille depuis plus de huit cents ans.

Première pierre posée en 1163

Né vers 1120-1135, à Sully-sur-Loire, dans une famille pauvre, Maurice eut la chance de vivre dans un siècle où l'Église avait instauré partout la primauté de la valeur des esprits et des âmes. La modestie de ses origines n'empêcha nullement que ce fils de bûcheron fût remarqué par la qualité de sa vie intérieure. Il bénéficia à l'école du village de l'enseignement des moines bénédictins de l'abbaye de Fleury, tout comme les enfants du seigneur de Sully et, plus tard, étudiant, il se lia d'amitié avec Orlando Bandinelli (le futur pape Alexandre III), Louis de France (le futur roi Louis VII), et les jeunes nobles les plus éminents de France et d'Angleterre. Il faut dire qu'en ce temps-là, la chimérique égalité sociale n'embrumait pas les esprits : les mêmes chances étaient données au départ à tous jusqu'au moment où leur personnalité s'affirmait, mais ensuite on ne retenait, on ne dirigeait vers les hautes fonctions que ceux qui montraient des aptitudes extraordinaires. Les écoles et les universités n'étaient pas, comme celles de Jean-Michel Blanquer, envahies par des troupes de déclassés, mais peuplées d'étudiants sachant que toute élévation est d'abord synonyme de grandes charges, de devoirs plus durs que ceux des autres hommes.

Ce fut donc un homme au caractère bien forgé et aux convictions inébranlables qui devint chanoine au



Maurice de Sully, évêque de Paris et bâtisseur de Notre-Dame de Paris

chapitre de Bourges, puis archidiacre de Paris, où il enseigna la théologie à l'université avant d'accéder, grâce à son érudition et sa piété, et selon le vœu du roi Louis VII, le 12 octobre 1161, à l'évêché de Paris qui n'était encore qu'un évêché suffragant de l'archevêque de Sens. Il se montra tout de suite un prédicateur infatigable, animé du seul souci des âmes. Ce fut alors qu'il décida de construire sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale romane Saint-Étienne, dans l'île de la Cité, une cathédrale gothique beaucoup plus grande et

dédiée à Notre-Dame, les pierres sacrées de l'ancien sanctuaire étant parfois retaillées ou utilisées pour les fondations. La première pierre fut posée en présence du roi Louis VII en 1163, sans doute en octobre par le pape Alexandre III (1105-1181), réfugié à Sens, lequel, élu successeur d'Adrien IV (1100-1159), était encore sans domicile fixe et avait trouvé refuge chez la Fille aînée de l'Église, empêché de siéger à Rome par l'anti-pape Victor IV (1095-1164), que soutenait l'empereur Frédéric Barberousse (1122-1190), « roi des Romains ». Alexandre III venait, le 19 mai, de convoquer un concile à Tours auquel avaient participé dix-sept cardinaux, cent vingt-quatre évêques et quatre cents abbés, puis s'était retiré à Sens où il resta jusqu'au 23 novembre 1165.

Un grand évêque d'Occident

Déjà, Maurice de Sully dirigeait les travaux de construction du chœur et des deux déambulatoires, car pour lui rien n'était plus digne d'abriter la beauté et la subtilité des arts humains que la maison qui devait être celle de Dieu ici-bas.

Maurice de Sully vécut dans un siècle de certitudes inébranlables, mais non parfaitement calme sur le plan intellectuel. Il dut intervenir dans de grands débats d'idées, le monde était alors bouillonnant de découvertes et, comme de nos jours, une telle effervescence comportait des dangers. Dès son enfance dans les bois de Sully où se cachaient

encore des sorciers, il avait senti que jamais la lutte spirituelle ne prendrait fin. Il eut à mener des combats pour la vérité ; c'était l'époque du rationalisme d'Abélard, du manichéisme albigeois contre lequel Maurice soutint la croisade, de la fameuse querelle des Universaux où il défendit le réalisme modéré contre le nominalisme... En combattant pied à pied, Maurice de Sully contribua considérablement à garder l'orthodoxie dans sa pureté, cette orthodoxie qu'au siècle suivant saint Thomas d'Aquin allait concilier parfaitement avec les lumières de la raison.

Il déjoua aussi pour longtemps les influences arabes et juives, lesquelles, en Espagne notamment,

Avec cela, Maurice de Sully fut un conseiller très écouté de la famille royale, poussant Louis VII (1120-1180) à tenir tête au roi anglais, Henri II (1133-1189), le dur Plantagenêt, qui avait épousé l'ancienne femme de Louis VII, la trop belle Aliénor d'Aquitaine (1124-1204), juste après la reconnaissance de nullité de son mariage. Or, Henri II entendait soumettre en Angleterre la vie ecclésiastique à son contrôle. Thomas Becket (1120-1170), archevêque de Canterbury, s'y opposait. Maurice de Sully, ami de celui-ci depuis le concile de Tours, accueillit l'archevêque anglais quand, fugitif traqué, celui-ci dut se réfugier en France. Ni le roi Louis VII, retenu par les nécessités politiques, ni

Maurice ne douta jamais que son ami fût un saint. Quand en 1179, l'héritier de la couronne de France, attendu si longtemps, tomba malade gravement à quatorze ans, ce fut encore Maurice de Sully qui conseilla au roi Louis VII d'aller sur la tombe de Thomas Becket demander la guérison de son enfant. Le jeune prince fut guéri à l'instant. Il allait être Philippe II Auguste (1165-1223), et avoir pour petit-fils le grand roi saint Louis (1214-1270).

Le vaisseau qui symbolisait l'âme française

Épuisé, Maurice de Sully se retira en 1196 à l'abbaye Saint-Victor, tout près de Saint-Nicolas-du-Chardonnet : une tradition dit qu'il mourut en récitant le *Credo*. Déjà, au bord de la Seine, le vaisseau de sa cathédrale se dressait qui porterait son nom à travers les siècles et qui symboliserait l'âme française, bien enracinée dans le sol des pères, mais avide de spiritualité, d'élan et d'espérance, comme le suggèrent les lignes de Notre-Dame de Paris. Le chœur était déjà construit et consacré, ainsi que les quatre dernières travées de la nef, les bas-côtés et les tribunes. Maurice eut pour successeur l'évêque Odon de Sully (1166-1208), lequel, de la famille des comtes de Blois, n'avait aucun lien de parenté avec lui.

Odon reprit la direction des travaux. De 1190 à 1225, on construisit la base de la façade et les deux premières travées de la nef. La façade elle-même fut édifée en 1208. À partir de cette année, les portails furent façonnés et décorés. La construction des premières travées de la nef fut reprise en 1218 afin de contrebuter la façade.

Après 1225, on bâtit la partie haute de la façade. On construisit les chapelles latérales de la nef. La tour sud fut achevée en 1240 et la tour nord en 1250. À cette date, la cathédrale était pratiquement terminée. On était sous le règne du saint roi Louis IX. Les phases ultérieures de



Le balcon de la Vierge

redonnaient du lustre à la pensée antique sous forme de traductions nouvelles (on lisait celles d'Averroès !) Juifs et Arabes traduisaient la Bible et leur influence individualiste, "scientiste" pourrait-on dire, passa en Angleterre aux XII^e et XIII^e siècles pour y triompher avec Occam, lequel serait lu au XVI^e siècle par Luther... Maurice de Sully œuvra pour protéger la France contre ce rationalisme et ce scepticisme, véritables éteignoirs de l'âme, et aussi contre le mysticisme infusé par les penseurs orientaux.

le pape Alexandre III, accablé de mille soucis, ne pouvaient l'aider alors qu'il était réduit à la mendicité. Alors, Maurice écrivit au pape et sermonna le roi. Le pape, alerté par le roi, menaça de jeter l'interdit sur le royaume d'Angleterre, mais Thomas, prêt au martyre, regagna l'île pour Noël... Quelques jours plus tard, jour de la fête des Saints Innocents, le 28 décembre 1170, l'archevêque était immolé dans sa cathédrale devant son autel pour avoir voulu défendre l'honneur de Dieu.

l'édification allaient concerner des additions, embellissements, réparations et modifications parfois fort importantes jusqu'en 1345 et surtout au XIX^e siècle.

Déjà saint Louis, soucieux de renforcer ses forces spirituelles avant de partir en croisade, avait acheté à l'empereur de Constantinople, Baudouin II de Courtenay (1217-1273), la Couronne d'épines du Christ, puis un morceau de la vraie Croix, et avait fait bâtir, pour abriter ces saintes reliques, ce joyau de pierre et de verre qu'était la Sainte Chapelle au cœur de Paris, tout juste achevée au moment du départ pour l'Orient. C'est là que, nu-pieds, le 12 juin 1248, le roi avait porté ces témoignages de la Crucifixion, avant d'aller lever l'oriflamme à Saint-Denis et entendre la messe à Notre-Dame.

Rebâtir en se hâtant lentement !

L'immense malheur de ce Lundi saint a ravagé les deux tiers de la toiture, dont l'étonnante charpente

faite de vieux troncs de chênes contemporains de Charlemagne, et aussi la flèche, expression de la ferveur catholique de tout un peuple, qui s'est effondrée dans un fracas épouvantable.

Une première flèche avait été construite au-dessus de la croisée du transept vers 1250. C'était un clocher qui allait comporter au XVII^e siècle jusqu'à cinq cloches. Elle fut démontée de 1786 à 1792.

La flèche que nous avons connue, œuvre d'Eugène Viollet-Le-Duc (1814-1879), culminait à quatre-vingt-treize mètres et dominait les statues de cuivre vert-de-grisé des douze apôtres avec les symboles des quatre évangélistes, lesquelles avaient été providentiellement déposées quelques jours avant le drame du 15 avril pour travaux de restauration. Sur le pinacle se dressait fièrement un coq contenant trois reliques : une parcelle de la Sainte Couronne d'épines, une relique de saint Denis et une de sainte Geneviève. Il constituait ainsi, disait-on,

un véritable « paratonnerre spirituel ». Le coq a été retrouvé parmi les gravats, mais cabossé, et l'on ne sait encore rien de l'état des précieux objets qu'il contenait.

Quand et comment cette merveille de la chrétienté sera-t-elle rebâtie ? Emmanuel Macron prévoit un délai de cinq ans. D'autres hommes politiques rêvent de la fin des travaux en 2024, pour les Jeux Olympiques qui attireront des foules de visiteurs à Paris. Cela semble bien optimiste, car il ne saurait s'agir de faire vite ! Une œuvre d'art ne se manipule pas dans la précipitation et il faudra trouver des ouvriers ayant le goût et la finesse des compagnons d'autrefois, bâtisseurs de cathédrales. Moi qui n'ai aucun espoir de revoir de mon vivant Notre-Dame restaurée, je tremble en pensant à ce que croiront peut-être devoir réaliser des architectes « nouvelle vague » qui, dans l'esprit de l'odieuse pyramide du Louvre, ne lui rendront qu'un pâle et caricatural reflet de sa splendeur d'antan et de sa radieuse lumière spirituelle. ●

Notre-Dame de Paris

Par l'abbé Gabriel Billecocq

Nul n'oubliera ce lundi saint 2019. Vers 19h00, un feu est déclaré dans les combles en travaux de la cathédrale de Paris. Ce feu gagnera vite en ampleur. Les secours n'empêcheront pas la toiture d'être presque entièrement ravagée ni la flèche de tomber. Un vrai sinistre.

Les gens amassés dans les rues étaient bouleversés. Le silence régnait. Certains pleuraient. D'autres se sont mis à prier. Debout ou à genoux. En chantant ou en murmurant.

Les autorités ont accouru aussitôt. Le président de la république, le maire de la ville, l'archevêque de Paris, le recteur de la cathédrale. Tous ont pleuré le drame : un édifice culturel, vieux de plusieurs

siècles, symbole du pays et haut lieu du tourisme, phare de la France et gloire de son histoire, a été défigurée en quelques heures seulement.

C'est un drame, certes. Mais il ne faudrait pas que cette page tragique de l'histoire de la cathédrale en masquât une autre bien plus dramatique...

Il y a maintenant plus de vingt siècles, le magnifique temple de Jérusalem a été détruit au point qu'il n'en reste plus pierre sur pierre.

Notre-Seigneur l'avait prédit. À cause de l'infidélité du peuple élu. Impossible non plus d'oublier cette scène surprenante où Jésus, prenant des lanières, chasse brutalement et fortement les vendeurs du temple, se plaignant de ce que l'on a transformé la maison de Dieu, la maison de la prière, en une maison de voleurs. Notre divin rédempteur avait par ailleurs pleuré sur Jérusalem en voyant venir les diverses catastrophes. Mais ses larmes n'étaient pas pour la perte



L'ancien maître-autel est toujours intact, l'autel de la nouvelle liturgie a déjà fait son temps.

de biens matériels. C'est l'indocilité et l'infidélité de son peuple qui en était la cause : « Toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés... »

Une cathédrale n'est pas qu'un symbole. Ce n'est pas non plus seulement un édifice vénérable par l'âge et l'art. C'est d'abord et avant tout la maison de Dieu. « Ce lieu est redoutable ! C'est ici la maison de Dieu et la porte du Ciel » chante la liturgie de la dédicace d'une église (introït et graduel). En effet, les cathédrales sont des édifices consacrés, c'est-à-dire retirés de l'usage profane pour être dédiés uniquement au culte et à la gloire de Dieu.

C'est d'abord la maison de Dieu, un lieu où Jésus se complaît à descendre humblement sous les espèces du pain et du vin lors de la consécration de la messe pour demeurer ensuite, véritable présence réelle, au milieu des hommes qu'il a aimés jusqu'à la mort de la Croix. Du fait de la sainte présence, c'est un lieu d'adoration, de recueillement et de prières. « Ma maison sera appelée maison de prière, dit le Seigneur. En elle, quiconque demande reçoit et à qui frappe on ouvrira » chante encore la liturgie de la consécration d'une église (communion). Ici, l'art (architecture, peinture, sculpture, musique et liturgie) n'est pas purement culturel ni voulu

pour lui-même. Il est culturel. Tout orienté pour Dieu. Et uniquement pour Dieu. *Non nobis*, chante le psaume : pas pour nous Seigneur, la gloire, mais uniquement pour votre nom.

C'est pourquoi, celui qui respecte la sainteté du lieu obtient miséricorde et accroissement de grâces. « Faites Seigneur que tout fidèle

qui pénètre ici pour implorer vos bienfaits ait la joie de voir ses désirs comblés. » (collecte de la messe de la dédicace) « Dieu, dit encore la postcommunion, qui choisissez des pierres vivantes pour bâtir la demeure éternelle de votre gloire, venez en aide à votre peuple qui vous implore, pour que l'extension matérielle de votre Église en ses temples se double d'une croissance spirituelle. »

Finalement, le vrai drame de la cathédrale de Paris n'est pas ce feu déclenché qui l'a défigurée. Il y a un drame plus grand car plus profond, plus spirituel, plus intérieur. C'est le drame de la profanation de ce temple sacré. Car ce n'est pas l'édifice matériel qui est alors attaqué, c'est la consécration même de ce temple qui est bafouée et par là les temples que sont chacune des âmes que Dieu a créées pour y habiter par sa grâce.

Depuis plusieurs dizaines d'années la nouvelle messe, cette messe protestante, y est célébrée avec toute la désacralisation qui l'accompagne. Les réunions œcuméniques qui accueillent protestants ou anglicans ont outragé la sainteté redoutable de ce lieu. La relativisation du péché, la permissivité de nouvelles mœurs, l'accès accordé aux sacrements pour les personnes indignes, l'absence de combat des pasteurs contre la société décadente et

dégradante, l'apologie des fausses religions ont profané ce temple, mais ont aussi tué la vie divine dans l'âme de beaucoup de catholiques. Là est le vrai drame. Et la responsabilité est bien différente.

On pleure des pierres qui s'effondrent et des toitures qui partent en fumée. Et c'est juste : c'est tout le génie catholique de la chrétienté d'un Moyen-Âge traité souvent d'obscur qui s'efface. Mais qui pleure encore de ce que la majesté divine n'est plus honorée comme elle doit l'être ? Qui pleure encore de ce que la foi n'est plus défendue avec toute l'intrépidité requise ? Qui pleure encore de ce que l'erreur n'est plus montrée du doigt, condamnée et rejetée, mais acceptée voire encouragée ? Qui pleure encore de ce que les âmes, par la faute des pasteurs parjures, tombent en enfer dans un feu que rien ne pourra éteindre ni même soulager ?

Le vrai drame est là, et Notre-Dame, non plus la cathédrale, mais la mère de Dieu elle-même, est venue le rappeler plusieurs fois. Elle a pleuré à la Salette sur les pasteurs infidèles, espérant attirer compassion et pénitence. Elle a montré l'enfer aux enfants de Fatima afin d'imprimer une véritable crainte de la damnation éternelle et le zèle du salut.

Hélas, depuis le deuxième concile du Vatican, ces messages sont oubliés. On a fait la sourde oreille. On a préféré flatter l'homme et le culte de l'homme, s'acoquiner avec ce que l'Église a définitivement condamné. Et on aurait peut-être fêté le cinquantième anniversaire de la nouvelle messe dans la cathédrale...

Que Notre-Dame se relève de ses cendres, certes, mais surtout que la chrétienté se relève de la décadence dans laquelle les autorités l'ont fait tomber. Puisse la vraie dévotion à Marie y contribuer efficacement. Car on ne se moque pas impunément de Dieu. ●

Le petit séminaire de Saint-Nicolas sous le supérieurat de l'abbé Dupanloup (Deuxième partie)

Par Vincent Ossadzow

Renommée de cette pédagogie

L'abbé Dupanloup n'acquiert pas seulement le succès avec son art oratoire ; c'est aussi tout le génie de sa pédagogie qui y concourt, en témoignent le niveau élevé obtenu par les élèves, leur valeur morale, et le rayonnement général de la maison dans Paris. Peu suspect de sympathie envers le supérieur, Ferdinand Buisson, son rival contemporain dans l'enseignement scolaire, reconnaît cette réussite d'une éducation donnée sous les yeux de Dieu : « Il est impossible de ne pas être frappé par la puissance morale que peut avoir l'éducation telle que la décrit l'auteur, cette éducation imprégnée d'influences religieuses, où tous les détails de la vie, tous les plaisirs, toutes les peines, tous les exercices, tous les entretiens, tous les incidents scolaires sont en quelque sorte combinés par avance pour pénétrer l'âme de l'enfant des plus douces et des plus graves impressions¹. »

Ce constat est également partagé par le cardinal Lavignerie, qui suit deux ans la classe de rhétorique de 1841 à 1843, bien que le futur archevêque d'Alger ne comptât pas parmi les préférés du supérieur : « Son port, sa démarche, son regard, sa parole, la foi que révélaient des accents si pénétrants et si nouveaux, tout nous subjuguait dans un mélange d'admiration, de crainte et de respect, que je n'ai plus trouvé nul part au même degré. Il s'en servait pour nous entraîner, à la manière d'un ouragan de lumière et de feu, courbant et absorbant tout, comme c'est la loi des personnalités puissantes, égoïstes en apparence pour ceux qui ne voient que le dehors,



Petit séminaire de Saint-Nicolas, 1901. Eugène Atget

mais en réalité, chez lui, tout le contraire ; car s'il voulait tout prendre, c'était pour tout donner à Jésus-Christ, selon le plan divin tracé par saint Paul : « *Omnia vestra sunt, vos autem Christi* ». »

Le supérieurat de l'abbé Dupanloup produit ses fruits : désormais sortent chaque année de Saint-Nicolas entre vingt et trente vocations pour Saint-Sulpice², contre trois ou quatre antérieurement. 110 prêtres instruits sous sa direction sont ainsi ordonnés ultérieurement, c'est-à-dire un tiers de chaque classe de rhétorique et plus de la moitié de ceux qui entrent au grand séminaire de Paris.

La vie au petit séminaire

Levés à 5h10 et couchés à 20h45, les élèves alternent prières, messe, cours, études et récréations dans des journées équilibrées. Les mardis matin ont lieu les compositions,

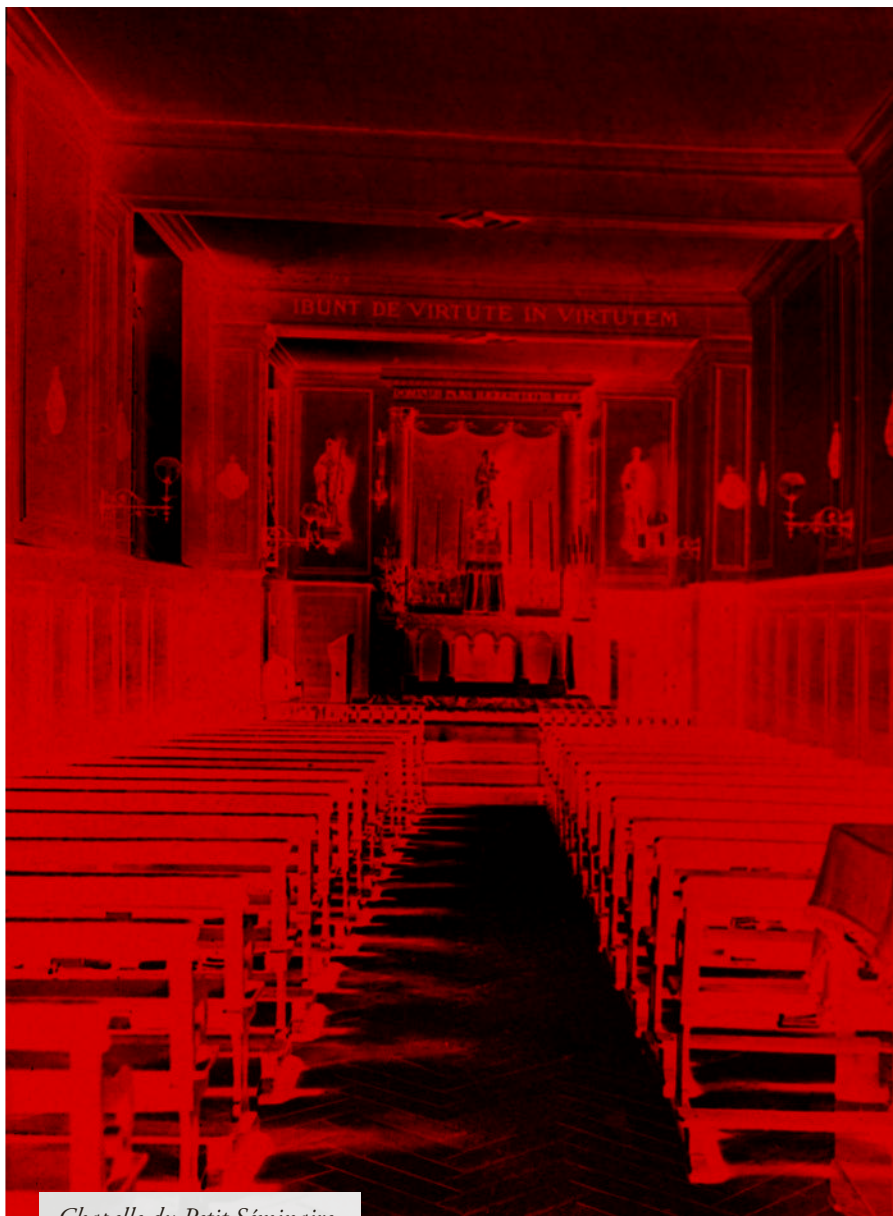
suivies d'une promenade l'après-midi. Les notes de la semaine sont attribuées le vendredi soir, concernant aussi bien les travaux que la conduite. Laissons Ernest Renan compléter cet emploi du temps³ : « Vous êtes peut-être étonnée de voir que nous n'avons pas de grand'messe le dimanche matin⁴. Mais toute cette journée est un exercice de piété continu. Toutes les études sont consacrées à l'étude de la religion et au catéchisme ; on nous fait des instructions, dont nous faisons des analyses, ce qui

¹ Ferdinand Buisson, *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, 1887, article « Dupanloup » ; l'auteur critique alors l'ouvrage *De l'éducation* du Maître.

² 23 en 1839, 24 en 1840, 26 en 1841, 19 en 1842, 26 en 1843, 31 en 1844.

³ Ernest Renan, *Lettres du séminaire*.

⁴ Le dimanche commence alors curieusement par une simple messe basse.



Chapelle du Petit Séminaire

occupe tout notre temps d'étude, si ce n'est le temps qu'il faut pour apprendre le catéchisme et l'Évangile. Les jours de fêtes, nous avons grand'messe, et le soir, salut et instruction très solennels. »

La prière du matin se fait dans la salle des exercices. Hormis les offices à la chapelle, le reste des activités se déroule dans les salles de classe et dans la grande salle d'étude commune à tous les niveaux, excepté les rhétoriciens qui bénéficient d'une propre salle adjacente. Ce sont les élèves qui servent au réfectoire à tour de rôle, sauf le Vendredi Saint où

les maîtres remplissent cet office et lors de la Saint-Nicolas où ce sont les rhétoriciens. On y parle rarement, pour laisser place à la lecture de livres d'histoire et, pendant le Carême, du *Pèlerinage à Jérusalem* du père Guéramb, trappiste, et les jours de fête de sermons de Bossuet, Fénelon ou Massillon. Plusieurs retraites spirituelles rythment également l'année : celles de rentrée, de Noël et de la Semaine Sainte. Le père Xavier de Ravignan, prédicateur jésuite qui succède à Lacordaire pour les conférences de Carême à Notre-Dame, vient souvent prêcher ces retraites à Saint-Nicolas.

L'abbé Dupanloup s'efforce également de rénover et d'agrandir les locaux de la rue Saint-Victor. En deux ans, il entreprend travaux et aménagements dans les bâtiments, qui peuvent désormais héberger 210 élèves, sans pour autant grever le budget qui reste équilibré⁵. Un immeuble est ainsi acquis rue de Pontoise, communiquant avec le reste de la maison⁶. De même, le séminaire se dote de la nouvelle maison de campagne de Gentilly, laquelle accueille une cinquantaine d'élèves en colonie de vacances en juillet. À la rentrée de 1840, cette maison de Gentilly regroupe les classes de huitième, septième et sixième.

Une fin de supérieurat difficile

En avril 1841, l'abbé Dupanloup est nommé professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, où Mgr Affre réussit à créer une faculté de théologie, sorte d'école des hautes études ecclésiastiques pour le diocèse de Paris. À près de dix ans d'écart, le Maître succède

⁵ Cette dérogation à la limite des 150 élèves fixée par l'ordonnance de 1828 est accordée par Louis-Philippe en 1839.

⁶ C'est à cette époque que l'entrée du petit séminaire est déplacée rue de Pontoise.

Horaire des messes

Dimanche

- 8h00 : Messe lue
- 9h00 : Messe chantée grégorienne
- 10h30 : Grand-messe paroissiale
- 12h15 : Messe lue avec orgue
- 16h30 : Chapelet
- 17h00 : Vêpres et Salut du Très Saint Sacrement
- 18h30 : Messe lue avec orgue

En semaine

Messe basse à 7h45, 12h15 et 18h30. La messe de 18h30 est chantée aux fêtes de 1^{ère} et 2^e classe.

à l'abbé Frère⁷ qui y enseignait l'Écriture Sainte. Suivi par toute l'élite intellectuelle parisienne, ce cours en Sorbonne ne dure cependant qu'un an, prenant fin en juin de l'année suivante, après de forts tumultes dus à la critique sévère apportée par l'abbé Dupanloup à la pensée de Voltaire. Malgré ses multiples charges et occupations, le supérieur garde sa porte ouverte et continue à recevoir de nombreux visiteurs. Afin de faciliter son accès et d'éviter les longues attentes de son antichambre, il reçoit des confessions dans une chapelle de l'église Saint-Nicolas. À la rentrée d'octobre 1841, l'abbé Dupanloup entreprend un long voyage à Rome, jusqu'en avril 1842, séjour nécessaire au rétablissement de sa santé alors affaiblie. Il rencontre Grégoire XVI à plusieurs reprises, et profite de cette villégiature pour passer le doctorat en théologie, où il traite de l'infaillibilité de l'Église dans sa thèse.

Le 21 novembre 1842, l'abbé Dupanloup est nommé par Mgr Affre vicaire général du diocèse de Paris, en dépit de divergences d'idées avec l'archevêque. Cette reconnaissance de l'œuvre réalisée à Saint-Nicolas reconforte le supérieur, mais n'efface pas des différences d'appréciation dans la politique éducative à mettre en place en France. Les difficultés naissent de la volonté du gouvernement Thiers de reprendre en main l'enseignement ecclésiastique, en imposant un contrôle strict de l'Université sur le fonctionnement des petits séminaires, ainsi que l'impératif d'avoir des professeurs gradués. Avec Montalembert, l'abbé Dupanloup organise une opposition à cette politique, opposition respectueuse mais ferme, sans cependant pouvoir obtenir le soutien officiel de Mgr Affre. L'archevêque de Paris, de son côté, souhaite organiser dans l'ancien couvent des Carmes, rue Notre-Dame-des-Champs, une École des Hautes-Études, afin de former les professeurs aux grades universi-

taires, en adjoignant à ce site un collège ecclésiastique distinct du petit séminaire : à Saint-Nicolas seraient les futurs candidats au sacerdoce, et à Notre-Dame-des-Champs les étudiants laïques. Désireux de rompre avec la politique de son prédécesseur, Mgr Affre ne veut plus du genre mixte au petit séminaire, ni laïque ni ecclésiastique proprement.

« Les carrières des générations élevées par lui peuvent facilement en témoigner. Outre cent dix prêtres, le petit séminaire a produit sous sa direction quatre cardinaux, huit archevêques et évêques, deux généraux, deux diplomates et quatre curés de Paris. »

Lors de la rentrée de 1845, l'emménagement rue Notre-Dame-des-Champs commence, et l'abbé Dupanloup constate qu'une partie de son corps professoral y est nommé, sans avoir lui-même été averti antérieurement. Considérant qu'il n'a plus l'autonomie nécessaire à la direction du petit séminaire, il démissionne de ses fonctions le 4 novembre 1845. Les huit années de l'abbé Dupan-

loup passées en tant que supérieur marquent indéniablement l'apogée du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Les carrières des générations élevées par lui peuvent facilement en témoigner. Outre cent dix prêtres, le petit séminaire a produit sous sa direction quatre cardinaux : Lavignerie, Foulon, Langénieux, Coullié⁸ ; huit archevêques et évêques : Baptifolier, Hautin, Lamarche, de Briey, Soubiranne, Hugonin, de Cutolli, la Tour d'Auvergne ; deux généraux : de Gallifet, de Quélen ; deux diplomates : de Noailles, de Gabriac ; et quatre curés de Paris : Lemaître, Guédon, Cognat, Reidharr.

Nommé chanoine de Notre-Dame, l'abbé Dupanloup continue sa lutte pour la liberté de l'enseignement. Il devient évêque d'Orléans en 1849, puis membre de l'Académie française cinq ans plus tard. ●

⁷ Deuxième supérieur du petit séminaire, nommé en 1819.

⁸ En 1876, Mgr Coullié succède à Mgr Dupanloup à l'évêché d'Orléans, avant d'être promu à l'archevêché de Lyon, où il meurt cardinal en 1912. Cet « enfant de Saint-Nicolas » est rappelé par une plaque commémorative apposée dans la chapelle de la Sainte-Vierge.

Conférences du lundi de l'Institut Universitaire Saint-Pie X

Lundi 6 mai 2019, 19 h 30 : Cycle : les enseignements pontificaux *Pie VI et la Révolution* par Henry ROBAUT

Lundi 13 mai 2019, 19 h 30 : *Toutankhamon sa vie, sa tombe, son exposition* par Nicolas CHARLIER

21 rue du Cherche-Midi - 75006 PARIS - (métro : Sèvres-Babylone ou St-Sulpice)
Entrée : 7 € (étudiants : 3,50 €) - tél : 01 42 22 00 26 - www.iuspx.fr

Le mythe fondateur de l'Europe

Par l'abbé Philippe Bourrat

Le mensonge que dénonce Ph. de Villiers dans son dernier ouvrage est celui qui recouvre l'histoire de la fondation de la Communauté européenne, devenue depuis l'Union européenne. Mis sur la piste du mythe par Maurice Couve de Murville (1907-1999), longtemps ministre du général de Gaulle dans les débuts de la V^e République, l'auteur a enquêté à travers le monde pour consulter les archives qui en disent long sur la puissante machine à mentir de ceux qui nous gouvernent.

La légende porte sur la genèse de l'idée d'une communauté européenne qui serait l'effet d'une intuition géniale et inspirée de ses fondateurs officiels, au lendemain de la Deuxième guerre mondiale et dans le cadre d'une amitié franco-allemande naissante. Il fallait faire émerger une troisième force, indépendante des USA et de l'URSS, qui scellerait la paix dans une coopération économique et politique. Pour étayer la thèse, « on » pensera à faire écrire un texte qui accrédi-terait l'Origine.

Jean Monnet (1888-1979), promoteur dès 1919 de la Société des Nations, ancêtre de l'ONU, et dont les talents de financier ont attiré l'attention des Américains, a fait fortune en vendant le cognac familial sous la Prohibition, par l'intermédiaire de contrebandiers. Devenu agent d'influence au service des Anglais puis des Américains, il sollicite l'historien Jean-Baptiste Duroselle pour qu'il s'entoure d'une équipe de spécialistes capables de rédiger ses mémoires à lui, Jean Monnet. En fait, cette commande a lieu à la demande expresse d'amis américains, qui ne sont autres que des agents de la CIA. Ceux-ci financeront l'écriture des mémoires qui paraîtront l'année suivante, en 1976. La légende possède enfin son récit fondateur.

En fait, contrairement à la légende écrite, ce sont les Américains qui, dès le début, c'est-à-dire pendant la Deuxième guerre mondiale, ont

voulu des États-Unis en Europe. Ils financeront généreusement ceux qui se prêteront à leur entreprise d'influence, destinée à faire de l'Europe un marché économique qui permettra d'atténuer les effets de récession prévisible de la fin de production de guerre et, ultérieurement, une zone du monde sans frontières. Jean Monnet craint par-dessus tout une Europe qui échapperait à ses inspirateurs et qui susciterait un sentiment d'appartenance à une Europe charnelle : « Le plus grand danger pour l'Europe, ce serait un patriotisme européen. » Il vise une gouvernance mondiale dont l'Europe ébauchée ne sera qu'une étape. On y appliquera donc méthodiquement la dépossession des souverainetés nationales, accusées de toutes les guerres¹.

Grâce à cette prise en main de quelques hommes volontaires pour infléchir la politique de leurs pays respectifs (Jean Monnet, Robert Schuman, Walter Hallstein), les intérêts américains seront préservés contre toute tentative de constituer une puissance économique européenne indépendante, même si la propagande officielle annonce constamment cette intention pour accoutumer les peuples à l'idée d'une Europe utile et protectrice. Les traités de coopération (CECA, CEE, Euratom) seront tous chapeautés voire organisés avec le concours d'experts américains qui veillent à contrôler par exemple l'énergie atomique (Euratom). La tentative avortée d'une armée commune sous commandement américain (Communauté Euro-

péenne de Défense) est un raté dû à une trop grande précipitation des Américains et une opposition efficace du général de Gaulle. Ph. de Villiers manifeste à son égard une vraie sympathie pour son rôle joué face aux États-Unis.

Les fonds américains nourriront aussi le Mouvement européen, fondé en 1948 pour promouvoir l'intégration européenne. Maurice Schuman le dirigera de 1955 à 1961, y favorisant ceux qui le financent contre les intérêts de la France. Lorrain ayant choisi d'être soldat allemand durant la Première guerre mondiale, Schuman a mené ensuite en France une carrière politique prudente, teintée de pacifisme. Quant à Walter Hallstein, c'est un juriste de talent, nazi retourné par les Américains qui l'avaient arrêté en France, en 1944, puis réintroduit en Allemagne, après une période de reconditionnement, comme ce fut le cas de nombreux prisonniers au passé trouble mais manifestant un profil professionnel susceptible d'intégrer une élite dévouée dans la société d'après-guerre.

¹ Cf. l'inscription suivante figurant sur l'un des murs du Parlermentarium, qui fait office de musée du Parlement européen, à Bruxelles : « La souveraineté nationale est à l'origine des maux les plus criants de notre époque et du perpétuel retour de l'Humanité au désastre tragique et à la barbarie... Le seul remède définitif au mal suprême catastrophique de notre temps est une union fédérale de peuples. » Lord Lothian, lors de la conférence internationale du Traité de Versailles, en 1919. (citée p. 23)



Robert Schuman (1886-1963)



Jean Monnet (1888-1979)

Les « Pères fondateurs » les plus connus et étudiés dans l'ouvrage de Ph. de Villiers sont donc un Français devenu banquier à New-York, ayant fait fortune dans la haute finance américaine, Jean Monnet ; un naturalisé français pacifiste qui, après avoir fait la Première guerre sous l'uniforme allemand et prêché le pacifisme devant Hitler, est passé du régime du maréchal Pétain aux services de la CIA (Robert Schuman) ; et un juriste de renom, membre du parti nazi, reconverti pour mener une nouvelle vie et une carrière de choix rendue possible par les Américains (Walter Hallstein). Il sera ainsi nommé le premier président de la Commission européenne en 1958.

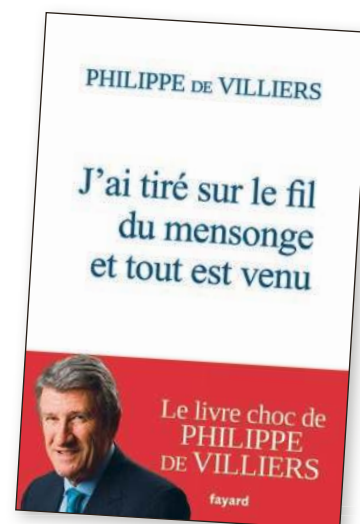
Le livre de Ph. de Villiers révèle aussi de nombreux faits longtemps occultés, même s'ils étaient à la disposition des historiens, sur les pratiques communes de l'institution européenne. On note la soumission de celle-ci aux diktats du financier George Soros (né en 1930) qui a constitué ses pre-

miers milliards en spéculant sur la livre sterling au début des années 1990 et qui avoue avoir, depuis l'enfance, des « fantasmes messianiques assez puissants ». (p. 258) C'est l'un de ces hommes qui, sans aucun mandat politique, dirigent et obtiennent ce qu'ils veulent par l'argent et l'intimidation. Les faits dénoncés sont éloquentes. Ce fervent défenseur du parti démocrate américain finance aussi des centaines d'ONG et les causes « sociétales » dont l'immigration, les groupes LGBT, le Planning familial, sans oublier certains médias qui le lui rendent bien.

La réflexion politique qui clôt l'ouvrage de Ph. de Villiers sur une Europe de coopération, une Europe des nations qui conserveraient leurs frontières, leurs cultures, leur histoire peut faire l'objet d'une discussion où l'Europe chrétienne aurait pu être évoquée davantage. Il est vrai que le Pape actuel est plus un partisan et un relai actif de la politique de l'ONU qu'un acteur du retour vers une Europe chrétienne. Ph. de

Villiers préfère donc compter sur un sursaut des peuples pour endiguer la dissolution des cultures et des nations programmée par les mondialistes, qui se dispensera du pouvoir inversé de l'Église, elle qui, en d'autres temps, forgeait et inspirait pourtant cette unité politique respectueuse des souverainetés et des peuples que l'on appelait la Chrétienté. ●

J'ai tiré sur le fil du mensonge et tout est venu
Philippe de Villiers - Éd. Fayard - 2019
416 pages - 23 €



Activités de la paroisse

Tous les soirs : offices du rosaire à 17h45

Tous les mardis à 20h00 : cours de doctrine approfondie

Tous les mercredis à 18h30 : messe chantée des étudiants sauf les 1 & 29

Tous les jeudis à 20h00 : cours de catéchisme pour adultes sauf le 30

Tous les samedis à 13h00 : cours de catéchisme pour adultes

Tous les samedis à 14h30 : cours de catéchisme pour les enfants

Lundi 6 mai

- ◆ 19h30 : conférence à l'Institut par M. Henry Robaut : Pie VI et la révolution (Cycle : Les enseignements pontificaux)

Mardi 7 mai

- ◆ 19h30 : réunion de la conférence Saint-Vincent de Paul

Samedi 11 mai

- ◆ 18h30 : messe chantée des saints Jacques et Philippe

Dimanche 12 mai

- ◆ Ouverture de la bibliothèque paroissiale
- ◆ Prédication et quête pour l'école Sainte-Marie

Lundi 13 mai

- ◆ À partir de la messe de 18h30, réunion du Tiers-Ordre de la FSSPX

Mardi 14 mai et mercredi 15 mai

- ◆ Rosaire continu

Mercredi 15 mai

- ◆ 15h00 : réunion de la Croisade Eucharistique
- ◆ 20h00 : conférence de Pierre Hillard à Saint-Nicolas sur le mondialisme

Vendredi 17 mai

- ◆ 18h00-20h00 : consultations juridiques gratuites

Dimanche 19 mai

- ◆ Kermesse paroissiale ; pas de vêpres

Mardi 21 mai

- ◆ 19h30 : réunion de la conférence Saint-Vincent de Paul

Dimanche 26 mai

- ◆ Vente de vin pour le pèlerinage
- ◆ 15h30 : concert du chœur de Saint-Nicolas

Lundi 27 mai

- ◆ 20h30 : concert du chœur Saint-Nicolas

Mercredi 29 mai

- ◆ 17h45 : premières vêpres de l'Ascension

Jeudi 30 mai

- ◆ Fête de l'Ascension : offices et horaires du dimanche

Vendredi 31 mai

- ◆ 17h45 : 2^{èmes} vêpres de la dédicace
- ◆ 18h30 : messe chantée de la dédicace
- ◆ 20h00 : conférence de l'abbé Stehlin (FSSPX) sur la Milice de l'Immaculée

Samedi 1^{er} juin

- ◆ De 9h00 à 16h00 retraite préparatoire à la confirmation pour les enfants
- ◆ À partir de 11h00 : retraite préparatoire à la confirmation pour les adultes
- ◆ 17h45 : office du rosaire
- ◆ 18h30 : messe chantée du Cœur Immaculé de Marie

Dimanche 2 juin

- ◆ 10h30 : messe pontificale
- ◆ 16h00 : cérémonie des confirmations

Mardi 4 juin

- ◆ 19h30 : réunion de la conférence Saint-Vincent de Paul

Vendredi 7 juin

- ◆ 12h15 : messe suivie de l'adoration du TSS jusqu'au lendemain 7h00

- ◆ 18h30 messe chantée du Sacré-Cœur
- ◆ 18h30-20h30 : consultations notariales gratuites
- ◆ 20h00 heure sainte (chapelet médité)
- ◆ 21h00 heure sainte (chapelet médité)
- ◆ 21h30 école d'oraison pour les jeunes pro

Carnet paroissial

Ont été régénérés de l'eau du baptême

Margot LECOMTE	23 mars
Astrid PROTHIN	23 mars
Daphné VOYAU	30 mars
Martin PARFAIT	30 mars
Valentine GOSSE	6 avril
Jeanne LAPIERRE	12 avril
Marie, Amina GABOULLINA	21 avril
Éric BARBOZA	21 avril
Benoît, Sylvain, Philippe, RÉGNIER	21 avril
Luc, Adem BULUT	21 avril
Antoine, Nordine BOUGOURZI	21 avril
Jean, Samuel RAZIMOWSKY	21 avril
Florian BONLARRON	21 avril
Antony DESVAUX	21 avril
Damien PINAU	21 avril
Jean, Claude PETIT	21 avril
Alexis LALO	21 avril

Ont contracté mariage devant l'Église

Sébastien OLIVET avec Colette de BON-NAFOS	23 février
--	------------

Ont été honorés de la sépulture ecclésiastique

Pierre STOFFEL, 96 ans	25 mars
Éric LOCAPUTO, 50 ans	28 mars
François KOEHL, 52 ans	3 avril
Raymonde CHAPELLE, 93 ans	17 avril

Christianophobie : quelques faits récents

D'après *Le Figaro*, il y a eu 877 dégradations de lieux de culte catholiques en France en 2018, ce qui fait 3 églises attaquées par jour.

Durant la nuit du 30 au 31 mars, la basilique Saint-Denis a été dégradée ; des vitraux ont été détruits et l'orgue a été endommagé.

Le dimanche 17 mars, un incendie d'origine crimi-

nelle s'est déclaré à l'église Saint-Sulpice, heureusement rapidement éteint.

Le tabernacle de l'église Saint-Nicolas de Maisons-Lafitte a été renversé le 9 février 2019.

Le 5 février 2019, un feu d'origine criminelle s'est déclaré dans la cathédrale Saint-Alain de Lavaur (Tarn)...

Le Chardonnet

Journal de l'église Saint-Nicolas du Chardonnet
23 rue des Bernardins - 75005 Paris
Téléphone : 01 44 27 07 90 - Fax : 09 56 05 57 64
Courriel : stnicolasduchardonnet@free.fr
www.saintrnicolasduchardonnet.fr

Directeur de la publication :
Abbé Pierpaolo Petrucci

Maquette et mise en page :
t.chabridon@topazegraphic.com

Imprimerie
Corlet Imprimeur S.A. - ZI, rue Maximilien Vox
14110 Condé-sur-Noireau

ISSN 2256-8492 - CPPAP N° 0321 G 87731

Tirage : 1 300 exemplaires

